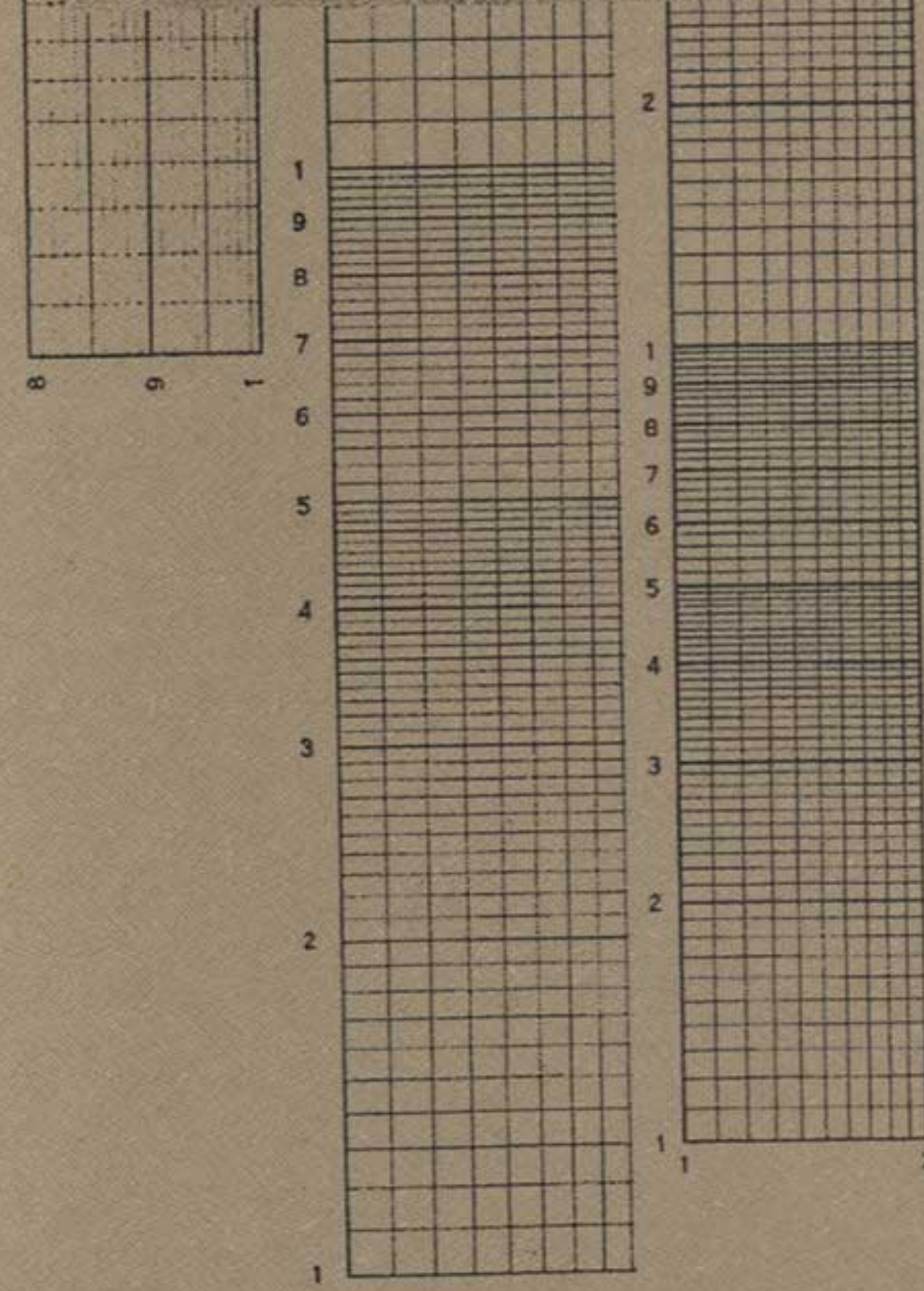
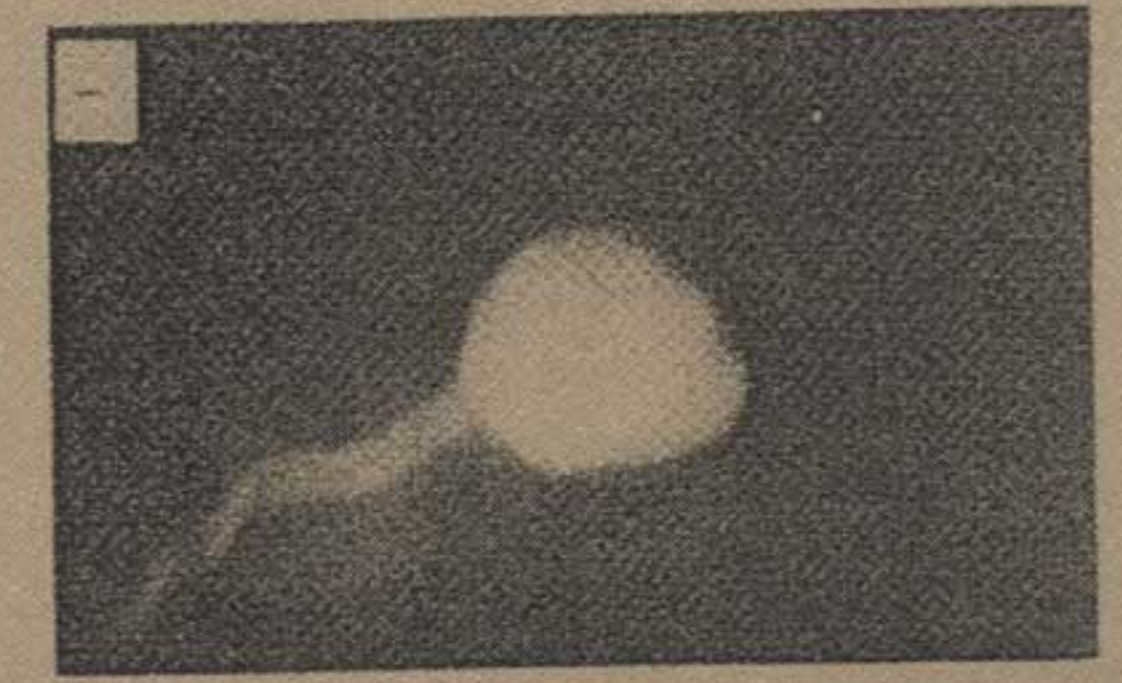
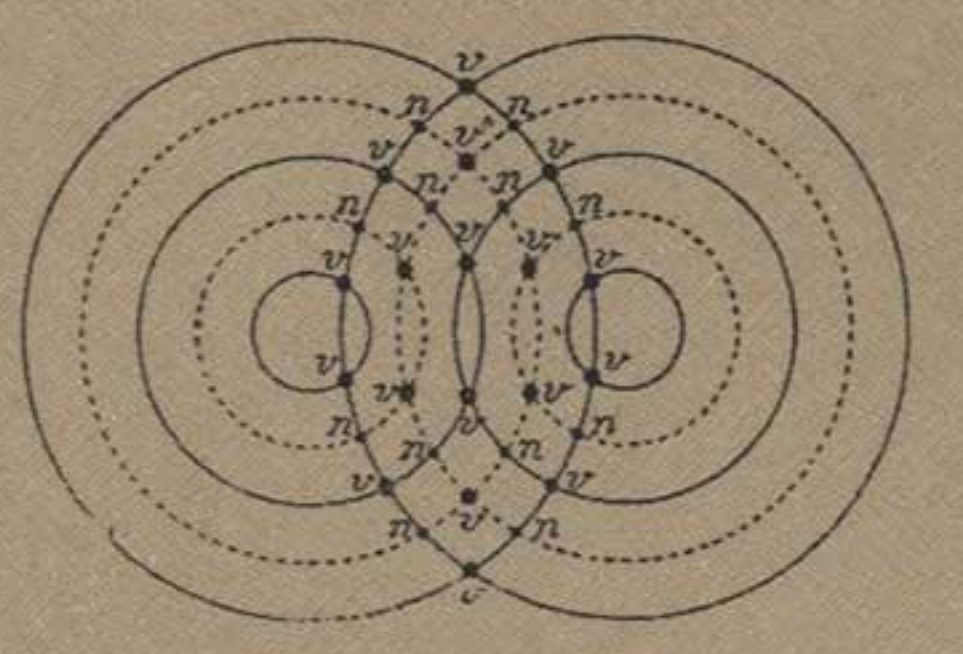


fu



tu³



couverture

distance 1^{er} et 2^e doubles

(série documents) 3^e double gauche

eusapie 4^e double gauche
fac-similé extrait de *Les villes invisibles*, Ed. du Seuil, 1974

fac similey 4^e double droite
(Manuel d'Instruction de Montage de Meuble en Kit)
Troisième Période des grandes superstitions,
Supérieure des temporalités régressives. 2789 - 1984 (Environ)

cydonia 5^e double

acacia balleyana double centrale

world palace 7^e & 8^e doubles
Images : *Wheels of Light* d'A. Feininger 1949 / Cléopâtre de J.L. Mankiewicz 1963

rough & smooth to build a house 9^e double gauche

9^e double droite
fragments : *Revue Planète* (photo Claude Huber) et *Ecrits sociaux* d'Elisée Reclus

chimera 10^e double gauche

xanadu 11^e (et dernier) double

lionel catelan

angélique buisson

hippolyte hentgen

italo calvino

Jérémie piningre

madeleine aktypi

batia suter

pierre ryga

judith espinas

benoît hické

julie jebeile, melissa E. logan

jeff guess

★

The fermented
grape-
juice
among the reproductive
parts
of
seed-plants

O! I'm conscious
of
my state
of
being isolated
from
others!

Ah! Body attendant revolving keeping & shining
on about 238,840 miles by
the (mean) reflecting the light
Earth aloof radiated
by
the
sun

into
my
mouth
I take
& while expressing the hope for thy success.
swallow
the
liquid

★ ★

Obtain the
visual
impression of a
dark
patch formed beside me
by
my body
which
obstructs some rays of thy light!

Let influence by feedback the object of which
us ourselves from each other is
three to stimulate
the
pleasure centre
in
our brain!

Body attendant Why are you separated from me by 221,614 miles
on the Earth! Why is the distance to you increasing up to 252,972
minimum —
miles?

Make thy glides
leaps
revolutions
gestures
& other expresses of a universal fixation for rhythmical
movement

keep in step with the
partial
darkness caused by the intervention
of
my
body between thy light
&
the surface
of the
Earth

& with me.

★ ★ ★

The existence shall
of continue
this for
emotion a period which is greater than every
of assignable
time quantity

Body attendant Let the vibrations of my short lyrical song
on stimulate thine external ear-drum
the & be conveyed to thine internal ear-drum
Earth! & thence to thine internal ear fluids
Let them cause impulses to pass up thine auditory nerve
to
the
hearing
centre
in
thy
brain

the
I & patch produced by the intervention
of darkness of my body between the surface of the Earth
&
thy light

we can move
rapidly
like the masses suspended in the gases
of at of
minute high the
droplets altitudes air
of
water
away.

★ ★ ★ ★

And having the
fermented
grape-juice in our stomach
absorbing it into our cerebro-spinal fluid
paralysing various parts of our nervous system with it
speaking thickly
unable to maintain equilibrium
our vision blurred and double
we get merged with one another
cognitively
&
affectively

(though separated and companionless again when the sun
is
above
the horizon)

Let us determine the place
of
our
meeting which
shall
continue for a period of time
greater
than
every
assignable
quantity

somewhere
between
145,000 million
or is it
300,000 million
stars constituting that particular 'island universe'
of
which
our
solar
system
is
a part.

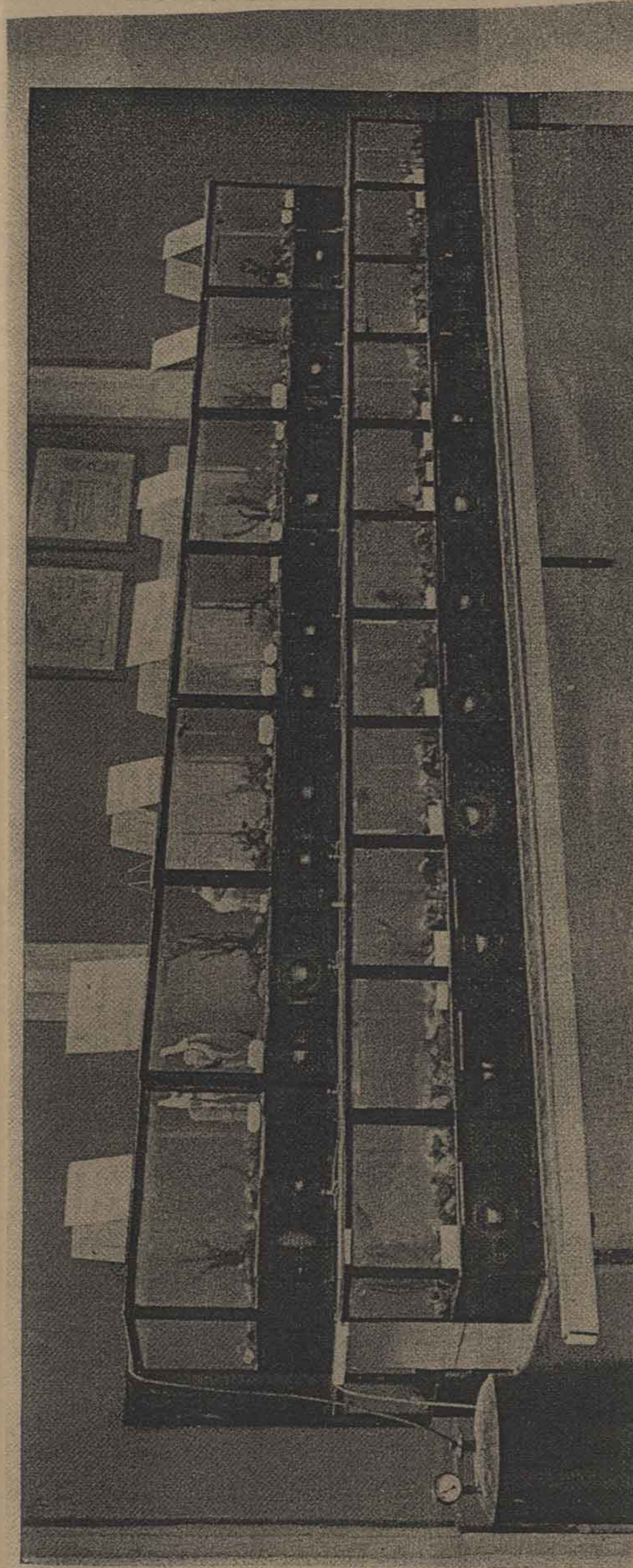


NOUS ÉTIIONS TROIS FUSÉES... A LA RECHERCHE D'ÉPAVES SUR LES PLANÈTES MORTES. NOUS CONNAISSONS LES RÉGLEMENTS...

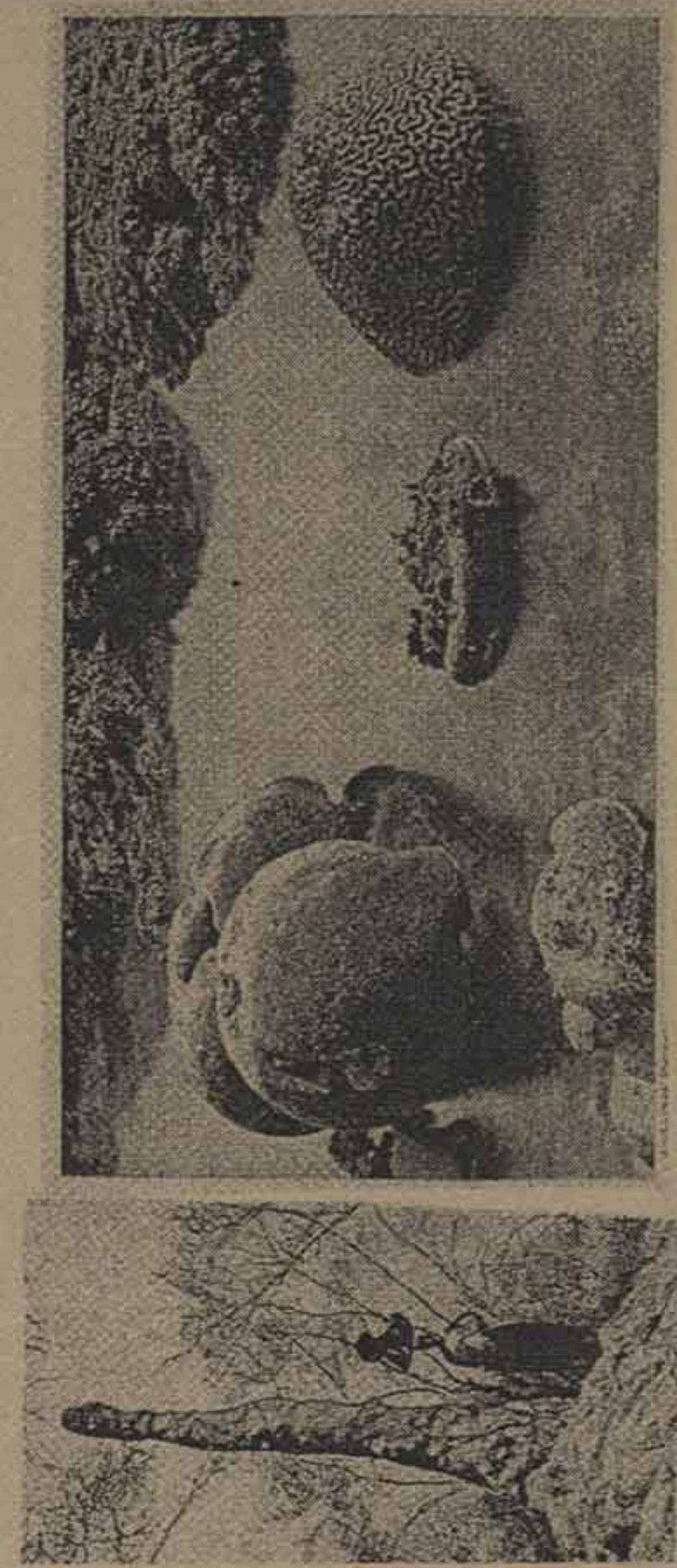


ILS PREFERAIENT MIEUX DE NOUS JETER EN PÂTURE AUX BÊTES FÉROCES / CE SERAIT PLUS RAPIDE ET MOINS DOULOUREUX !

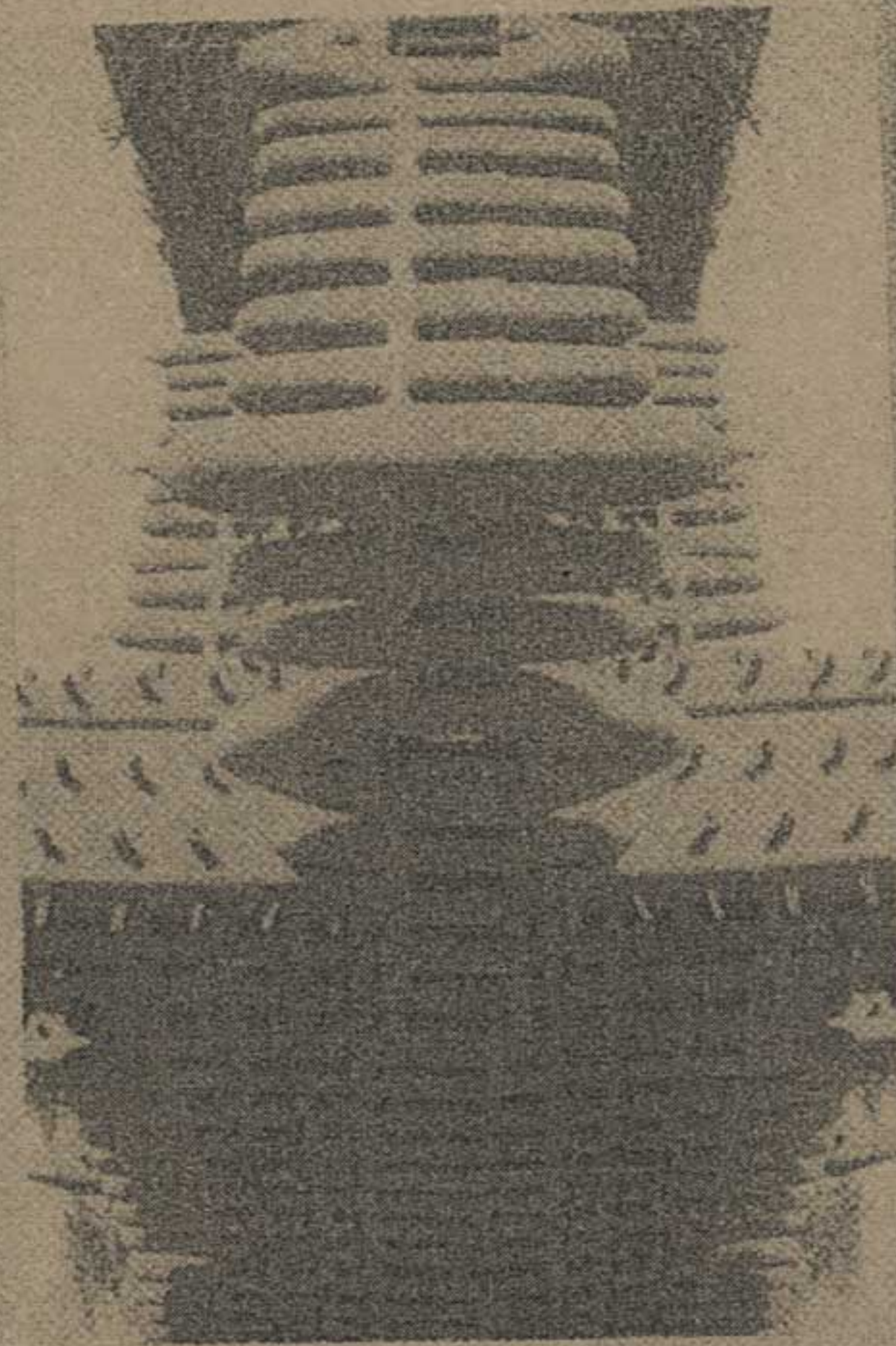
COURAGE TENSEN / NOS FEMMES SONT ALLÉES CHERCHER DU SECOURS !



HAUT : Habitacions du Su-zoobique; ensemble d'habitacions zobylyètes en agrégat
 BAS à droite : Vue d'une perception intérieure d'une habitation zobylyète (reconstitution)
 BAS au centre : Vue d'une perception extérieure à l'habitation (mesure psychokinète)
 BAS à gauche : individu près d'un trapin ménager



Maison de l'habitation de Su-zoobique (reconstitution)



Les villes et les morts. 3.

Aucune ville plus qu'Eusapie n'est portée à jouir de la vie et à fuir les problèmes. Et pour que le saut de la vie à la mort soit moins brutal, ses habitants ont construit sous terre une copie exacte de leur ville. Les cadavres, séchés de manière qu'il en reste le squelette revêtu d'une peau jaunâtre, sont portés là-dessous pour continuer leurs occupations d'avant. De celles-ci, ce sont les moments d'insouciance qui ont la préférence : la plupart sont assis autour de tables servies, ou disposés dans l'attitude de qui danse ou joue de la trompette. Mais pourtant tous les commerces et métiers de l'Eusapie des vivants sont en activité sous terre, ou du moins tous ceux que les vivants ont tenus avec plus de satisfaction que d'ennui : l'horloger, au milieu de toutes les horloges, arrêtées dans sa boutique, approche une oreille parcheminée d'une pendule désaccordée ; un barbier savonne d'un blaireau sec l'os des pommettes d'un acteur, tandis que celui-ci repasse son rôle en fixant le manuscrit de ses orbites vides ; une jeune fille au crâne souriant trait une carcasse de génisse.

Sans doute les vivants sont-ils nombreux qui

LES VILLES INVISIBLES

demandent pour après leur mort un destin différent de celui qui fut le leur : la nécropole est envahie de chasseurs de lions, de mezzo-sopranos, de banquiers, de violonistes, de duchesses, de filles entretenues, de généraux, en plus grand nombre qu'en compta jamais ville vivante.

La mission d'accompagner en bas les morts et de les arranger à l'endroit voulu est confiée à une confrérie de cagouleurs. Personne d'autre n'a accès à l'Eusapie des morts et tout ce que l'on sait de là-bas se sait par eux.

Ils disent que la même confrérie existe parmi les morts, et qu'elle ne manque pas de leur donner un coup de main ; les cagouleurs après la mort continueront de remplir leur office dans l'autre Eusapie ; ils laissent même croire que quelques-uns d'entre eux, déjà morts, continuent de se promener en haut et en bas. Sans aucun doute, l'autorité de cette congrégation sur l'Eusapie des vivants est-elle très étendue.

Ils disent que chaque fois qu'ils y descendent, ils trouvent quelque chose de changé dans l'Eusapie d'en dessous ; les morts apportent des innovations dans leur ville ; pas très nombreuses, mais fruits sûrement d'une réflexion pondérée, non de caprices passagers. D'une année sur l'autre, disent-ils, on ne reconnaît plus l'Eusapie des morts. Et les vivants, pour ne pas être en reste, tout ce que les cagouleurs leur racontent des nouveautés des morts, ils veulent le faire eux aussi. Ainsi, l'Eusapie des vivants s'est-elle mise à copier sa copie souterraine.

Ils disent que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela

LES VILLES INVISIBLES

se fait : en réalité, ce seraient les morts qui auraient construit l'Eusapie de dessus à la ressemblance de leur ville. Ils disent que dans les deux villes jumelles, il n'y a plus moyen de savoir lesquels sont les vivants et lesquels les morts.



caress the
fast
forward
finger

this coming

coing year

a flower pot cooks over the stove

cydonia oblonga snow

on a silent slope

large empty tables with red napkins made of soft paper

(off the record)

(off the hook)

des larges tables rondes drapées en blanc

doucement les flocons disparaissent au toucher

as soft as the tail of a dove >

though brillig is not an existing word.

Use a finger to caress a finger listen to the sound they are making is it soft

the surprisise
cake has a
hole in the
middle and all
around it
f o o o

*Q1/2

'twas theyearbefore 'twas
brillig viva nonsense loved
by all senses sodearly so c
losely
solooselyso_eelysolong so
even _ sosmooth soshiny ô
muchlikeyes ..yesterday &
tomorrow todototoy toyou
toytoyoy toytoyoy serious
cat smiling toyourgreed to
your *speed to your joy to
whom. to us.to you. totutu
wonderknees knit together

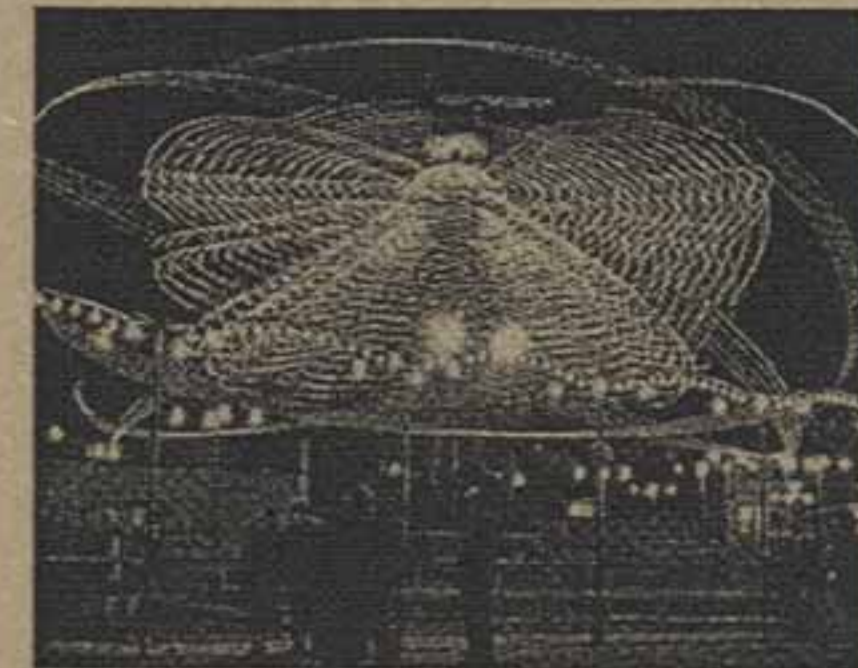
t at year

hat year

pudding!



Acacia baileyana



5

Ce jeudi matin tu t'étais retrouvé devant les portes closes du World Palace et tu étais libre. La veille encore là-bas sur la boucle de bitume tu marchais, tu jouais avec les autres, en uniforme fuchsia, maintenant tu piétinais ton sac à la main devant une des entrées, sans comprendre pourquoi tu étais seul, et sans pouvoir entrer, et sans personne pour t'informer. Puis un vigile était arrivé. Tu l'avais questionné. Mécaniquement, comme si ce matin il avait déjà dû prononcer plusieurs fois cette phrase et qu'il en était las, il t'avait répondu que par décision de justice, l'ouverture du World Palace était ajournée. Tu avais demandé pourquoi. Il ne savait pas. Tu avais demandé jusqu'à quand. Il ne savait pas non plus. Tu tombais des nues. Comme on craignait un scandale politique, le procès avait été étouffé et l'information n'était jamais parvenue à tes oreilles, pas plus qu'elle n'était parvenue aux oreilles de tes camarades.

Tu avais marché jusqu'à l'arrêt du tram. Le dos appuyé contre une vitre tu avais laissé filer un tram après l'autre, presque sans les voir ni les entendre. Puis tu étais monté, tu avais tenté de penser la situation froidement mais tu n'en avais pas été capable. Tout ce qui montait à ton cerveau, c'était des images, des mots épars qui passaient trop vite. Tu avais laissé le tram filer plus loin que chez toi, jusqu'aux frontières du dix-huitième arrondissement où tu avais marché sans but, sans direction. Le soleil grimait. Il faisait chaud. Tu avais marché sur le ventre de ton ombre. Dans une épicerie proche de la place Clichy, tu avais acheté une petite bouteille d'eau et tu avais continué jusqu'au square en contrebas de la place où tu t'étais assis sous un arbre.

Sur ton smartphone, tu avais consulté les journaux où partout le World Palace était à la une. Ce que durerait l'ajournement, nul ne semblait le savoir. Selon certains, ce pourrait être long, très long, si long que le projet pourrait bien ne jamais voir le jour. Les attractions seraient alors détruites, déplacées ou revendues à un pays lointain. Néanmoins, pour la plupart des journalistes, la situation se débloquerait, c'était l'affaire de quelques semaines, il ne fallait pas se ronger les sangs. Tu avais repris ta marche. Les rues lourdes de chaleur sentaient la poussière. Tu t'étais attablé à la terrasse d'un café pour boire un verre de vin blanc. Tu avais regardé les gens et les choses passer sans trop penser à ces gens et à ces choses. Ensuite, comme la chaleur était devenue insupportable, tu avais rejoint ta studette où tu t'étais endormi.

Les jours suivants tu avais tenté de composer, tu avais consulté les journaux, tu avais écrit, téléphoné plusieurs fois au World Palace sans que nul jamais ne te réponde. Au bout de quelques jours tu avais renoncé aux appels. Comme tu ne parvenais pas à écrire, à chanter, tu sortais souvent dans la ville. L'été arrivait. Le matin comme le soir, les rues devenaient le théâtre d'une circulation chaude, parfois étouffante, mélange de nouveaux flux incessants d'où s'élevaient vacarme, bruit et poussière. Tu te sentais oreille, oreille transparente et pâle, oreille endive, oreille trottoir que nuit et jour les paroles, les voix, les sons pouvaient fouler, qu'ils pouvaient arpenter de leurs pas fragiles ou pesants. À moins que tu ne fus plutôt carpe. Tu nageais. Toute ouïe tu nageais dans une eau-bruit, englouti par le son du monde, tu nageais, tu nageais, tu nageais, il suffisait de se concentrer, d'oublier le superflu dans les voix, de se tenir sans regarder, sans respirer trop fort, pour entendre du dedans, de l'intérieur du bruit lui-même. Ainsi pouvais-tu glisser du jour à la nuit et de la nuit au jour, remplir, respirer sans que tes propres pensées ne viennent te faire défailir, si jamais cela existait, tes propres pensées, si jamais cela existait, les pensées propres.

Trois semaines avaient passé. Tu ne travaillais plus. Tu marchais. Tu écoutais. Tu attendais.

Dans les journaux il n'était plus question du World Palace qu'à travers de rares entrefilets ; l'affaire menaçait de traîner encore plusieurs mois ; l'argent déjà te manquait.

Chaque été tu te retrouvais sans gains prévisibles, contraint de tenir avec

les restes de l'année mais cet été là les restes avaient été engloutis par l'attente. Quiconque, à ta place, aurait été se confier à des proches, leur aurait emprunté de quoi voir venir, mais pas toi, sans véritable proche et tout pont coupé avec la famille. Tout de même, tu t'étais rendu chez une vieille tante recluse dans un deux pièces au fin fond des Lilas. Lorsque Patti Marly t'avait ouvert la porte, six heures du soir venaient de sonner à la pendule de l'entrée, un carré centenaire à fines aiguilles d'où surgissait à chaque heure le cri d'un bouvreuil électronique.

— *C'est toi, Marc*, avait-elle demandé d'une voix traînante, plissant les yeux pour mieux saisir la silhouette brumeuse qui se tenait devant elle.

— *Oui*, avais-tu répondu. *Bonsoir Patti*.

Elle avait souri, elle t'avait fait signe d'entrer. Tu avais tenté de sourire en retour, très vite, en tordant les lèvres, en plissant la peau : tu ne savais pas sourire. Tu avais donc fait de ton mieux, tu avais regardé avec application ce visage maigre, pâle, accidenté, surmonté d'une longue chevelure rousse, comme si tu avais voulu en radiographier chaque détail.

Ainsi, souvent, à cette façon que tu avais de les regarder, les êtres se trouvaient dignes d'un grand intérêt. Pourtant malgré les apparences tu ne les voyais pas, tu ne les regardais pas. Toi, ce que perdu dans la contemplation des visages tu guettais, c'était l'apparition d'une voix, de son bruit singulier, le reste, la forme, les traits, la texture, les couleurs ou le sens des paroles, tu n'y pensais même pas.

— *Viens*, t'avait dit Patti, *viens, ne reste pas comme ça*.

Pour la suivre à travers le salon, elle qui allait si vite, il t'avait fallu te frayer un chemin à travers une forêt de meubles, de carafes, de cendriers parfois presque aussi grand que vous, et de porte-revues, de nappes, de tapis et de baromètres, tous massés dans un asphyxiant désordre.

Patti t'avait fait signe de t'asseoir sur un canapé de velours ciel limé.

Elle t'avait demandé si tu voulais un verre de vin. Tu avais acquiescé.

Une fois revenue de la cuisine, elle avait posé un plateau sur une table basse à motifs japonais, s'était assise auprès de toi, puis elle avait servi deux verres d'un Muscadet périmé.

Ce soir-là, comme à chacune de tes visites, Patti avait posé des questions.

Tu avais répondu de manière laconique puis, à ton tour, tu avais pris des nouvelles.

Patti n'allait pas si mal, simplement connaissait l'ennui, ne sortait pour ainsi dire plus, passait ici des heures à rêver, à contempler sans voir les vies d'inconnus, là-bas, dans la barre d'immeubles visible à travers la fenêtre du salon. Patti imaginait alors des murmures, des paroles, des désirs plus ou moins secrets, elle sentait le sang sous la peau des autres, elle inventait des histoires, voilà désormais tout ce qu'elle était capable de faire, inventer des histoires pour les autres, puisqu'elle-même n'en avait plus.

Elle s'était tue et elle avait fumé, le regard perdu sur un sale mur jaune pâle.

— *Je reviens*, avais-tu chuchoté.

Patti avait semblé ne pas entendre, elle n'était déjà plus là.

Alors, la laissant à son silence, tu étais allé jusqu'à la chambre où lit et commode dévoraient l'espace, où de lourds rideaux vert bouteille faisaient une pénombre. Doucement, le plus doucement possible, tu avais ouvert le tiroir supérieur de la commode et tu avais fouillé à tâtons, jusqu'à trouver l'enveloppe, une vieille petite enveloppe en papier kraft pleine de ratures et de trous.

Le butin était maigre, plus maigre que tu ne l'avais espéré. Qu'importe. C'était déjà ça. Tu avais plié les billets, les avais fourrés dans une poche de ton jean, ensuite tu étais retourné au salon où Patti s'était endormie. Tu l'avais regardée un petit moment avant de repartir sans bruit.

Le surlendemain, dans la matinée, aux alentours de dix heures, on avait tambouriné à ta porte. Tu n'attendais personne. Allongé sur le matelas posé au sol, tu écrivais une chanson dans laquelle un vieil homme ne cessait pas de voir tomber la pluie, partout, à chaque instant, de rêver déluges, cascades et d'acheter chapeaux, capes, impers par dizaine et de se plaindre. D'abord tu avais simulé l'absence, tu ne voulais pas être dérangé, mais les coups étaient si forts, si insistants que tu avais fini par te lever, par passer des vêtements à la hâte et par ouvrir.

Devant toi se tenait Alfred Reinhold, ton propriétaire. Ce matin-là il portait une veste de velours, une noude papillon et un pantalon à carreaux, tel un italien du passé ses cheveux étaient gominés avec soin, et son expression était grave, et tu savais bien pourquoi.

Du bout des lèvres, tu lui avais proposé d'entrer, ce qu'il avait fait en jetant un bref coup d'œil à la studette ce matin-là baignée d'un soleil éclatant.

— *Deux mois de retard c'est trop*, avait-il déclaré avant même que tu aies le temps de fournir des explications. *Il m'est arrivé déjà de passer l'éponge mais cette fois je ne peux pas. Je vous donne trois jours, sinon c'est la porte.*

Tu aurais voulu parler encore, l'excuser, l'expliquer mais trop tard, à peine les mots étaient-ils parvenus à ta bouche que déjà Alfred Reinhold était reparti, claquant derrière lui la porte d'un geste maussade.

Le soir-même tu avais empli un sac de toile de tes vêtements, de ton clavier, il était d'une taille suffisamment raisonnable pour s'y engouffrer, et tu avais laissé sur place le reste, pas grand chose au fond, tu ne possédais presque rien. D'abord tu avais songé à passer du temps chez Patti, tu pourrais dormir sur le canapé, ce ne serait pas la première fois, puis non, la voir vieillir devant toi, c'était au-dessus de tes forces.

Tu t'étais donc mis en quête d'un hôtel, le temps de voir venir.

Marchant dans Belleville d'un pas hésitant, le poids de ton sac sur le dos trop lourd pour tes muscles inexercés, tu avais fini par trouver dans une petite rue un hôtel sans nom, du moins sans plaque ni enseigne. Là, en faisant attention, avec l'argent dérobé à Patti, tu pourrais tenir quatre ou cinq nuits. L'homme qui lisait son journal assis derrière le comptoir au fond du couloir maltraité ressemblait à un russe. Tu avais patienté un moment avant qu'il ne s'aperçoive de ta présence, lève les yeux du journal et d'un ton sec te demande ce que tu voulais.

La chambre au dernier étage était obscure et se trouvait face aux toilettes. Lorsque tu avais fermé la porte derrière toi, tu avais constaté qu'il n'y avait là que toi-même. Tu avais tenté de te divertir en rangeant tes vêtements ; trop peu nombreux, ils ne permettaient cependant pas de satisfaire plus de trois minutes à cette besogne. Tu avais alors voulu t'exalter en songeant que cette nuit-là s'ouvrirait pour toi une vie nouvelle. Tu n'étais pas parvenu à t'exalter. Tu entendais toujours des pas, des voix, la chasse d'eau.

Le lendemain matin tu avais consulté Internet mais rien, pas de job d'été, seulement des emplois qui exigeaient des compétences que tu ne possédais pas : il fallait ainsi maîtriser le Web, les outils informatiques, la vente de lunettes, la pose du carrelage, la cuisine latino-slovaque, et savoir conduire, et parler des langues étrangères et polir les sanitaires et j'en passe. Tu avais alors fait le tour du quartier, interrogé chaque tenancier de bar et de restaurant mais personne n'avait besoin d'un serveur.

Aux alentours de cinq heures du soir tu étais rentré fourbu, le ventre tout juste rempli d'un hotdog chinois et d'un brownie trop dur, dégoûté, sur les nerfs tu n'avais pas pu avaler autre chose, sinon deux ou trois cafés turcs sans cesser jamais de marcher, l'œil rivé sur les devantures des commerces. Tu t'étais allongé sur le lit où de nouveau seul face à toi-même, les yeux clos, tu avais accueilli des pensées capables de traverser ta conscience à la vitesse de la lumière mais parfaitement inopérantes. Et puis, comme tu ne parvenais ni à dormir ni à penser, tu avais allumé la télévision, changeant de chaîne avec frénésie, cherchant un programme capable de t'abrutir et de te plaire dans le même temps.

Et tu avais vu, tu n'en avais d'abord pas cru tes yeux.

Sur le World Palace, des centaines de femmes, d'hommes et d'enfants avaient surgi, portant avec eux une foule de bagages. Ils avaient surgi au même moment, avec une ponctualité remarquable. Ils semblaient venus du monde entier, des villes et des campagnes, des montagnes et des bords de mer, du lointain et du proche, trop nombreux pour que les vigiles postés à chaque entrée du parc aient pu s'opposer à leur venue. Qui donc avait donné le signal, l'impulsion, tu ne le savais pas, le journaliste n'en parlait pas. Simplement, un homme au teint mat, aux aimables yeux marrons clair, à la voix rocailleuse d'accent avait déclaré au journaliste : « *Nous venons ici pour vivre. Nous n'avons nulle part ailleurs ou aller. Ici ce n'est pas beau, mais il y a de place pour tous* ».

On se trouvait sur l'ancien site de la Porte de la Chapelle, désormais nommé *Porte d'Égypte ancienne*. Tout juste arrivés, les êtres installaient des tentes, fabriquaient des cabanes, commençaient pour certains à défaire les bagages ou bien restaient assis sur d'énormes sacs multicolores. À même le bitume, un long drapeau blanc avait été posé sur quoi on s'était assis pour boire et manger, tout joyeux et plein d'entrain. À tendre l'oreille comme tu le faisais maintenant, volume de l'écran poussé au maximum, il était possible d'entendre qu'on parlait dans plusieurs langues, sans que tu saches si alors on se comprenait. À l'arrière-plan, sur le ciel bleu d'azur, se profilait la silhouette immense du sphinx de Gizeh reproduit en résine rouge. Au premier abord on eût pu croire que ce n'était pas un sphinx mais simplement du rouge, le rouge lui-même qui vibrait au soleil, tant la couleur dominait la forme. Plus tard, lorsque le World Palace rouvrirait, pénétrant la bouche du sphinx, on pourrait visiter le musée-labyrinthe d'Égypte. On subirait alors avec joie nombre d'avaries. Par exemple, les marches d'escaliers s'aplatiraient à l'horizontale, les planches se redresseraient à angle droit ou s'incurveraient en cuvettes, les pierres sous les pas trembleraient d'un mouvement brownien. Divers astuces combinées rendraient ensuite toute avancée presque impossible.

Déambulant ainsi comme on pourrait, avec maladresse, avec joie, avec petits effrois, éprouvant sa perte ou son déséquilibre, on écouterait le sphinx conter l'histoire égyptienne de sa voix douteuse tombe. Il chuchoterait dans l'oreille, lancerait aussi parfois des énigmes auxquelles on pourrait répondre en effleurant les touches de son smartphone. De temps à autres, des créatures numériques en trois dimensions surgiraient devant vous, au hasard, divinités égyptiennes flottant dans l'espace, juste au dessus des visages, elles vous guideraient par signes dans le labyrinthe, si bien que vous ne seriez jamais vraiment perdus.

6

C'était une soirée d'été sans lune, d'un bleu léger, mais il était encore tôt, dix heures peut-être lorsque tu étais revenu sur le Palace. Deux semaines avaient passé. Pendant tout ce temps tu avais survécu comme tu le pouvais, tu avais dérobé encore quelques billets à la vieille Patti, tu t'étais juré que c'était la dernière fois, tu avais négocié avec le patron de l'hôtel un rabais pour séjour prolongé, ce qu'il avait accepté. Et puis tu avais cru ne plus avoir le choix, tu t'étais rendu sur le Palace, forçant ta nature hésitante et craintive. Lors de ton arrivée, tu avais été surpris que malgré la crasse et la puanteur le lieu parût frais et plein de santé, il t'avait semblé que l'invasion l'avait rajeuni, l'avait en quelque sorte prémuni contre toute usure, l'avait par avance protégé de la mort qui est le lot des parcs d'attractions comme elle est celui des vivants. On parlait désormais de milliers, parfois de dizaines de milliers d'êtres. La vérité, c'est que du fait d'un flux constant et désordonné, il était impossible de savoir.

Sur le dos tu portais ton sac en toile et un autre de lycra rouge, destiné celui-ci à contenir tente et duvet achetés d'occasion le matin même. À quel endroit te poser, tu ne le savais pas, tu ne l'avais pas prévu, tu voulais d'abord t'accoutumer, ensuite trouver l'endroit qui conviendrait le mieux. Pourtant tu avais vu des images, tu t'étais préparé. Mais maintenant, la réalité aplatisait tes visions. Au fond de toi, une petite voix tout juste audible allait jusqu'à murmurer que tu n'avais pas le droit d'être là, ni même de simplement passer, te suppliait de repartir au plus vite. Un instant tu avais bien pensé obéir à la voix, elle n'était pas une inconnue, était déjà quelquefois intervenue dans ta vie, mais tes pieds ce soir-là en avaient décidé autrement, ils te portaient, ils t'auraient porté au bout du monde s'ils avaient voulu, ils n'en faisaient qu'à leur tête. Comme la chaleur de ce jour de juillet était encore suffocante et que tu étais chargé, ils te portaient lentement, te guidaient dans une puanteur diffuse parmi les tentes, les cabanes en bois, en tissu, en ferraille, en n'importe quoi, parmi aussi les stands et les immondices, les voitures en partie désossées, parmi tout ce qui en somme s'était peu à peu mêlé aux attractions, jusqu'à parfois se confondre avec elles.

Incapables de fonctionner, en partie recouvertes ou cachées, pour certaines inachevées, ces attractions avaient pris un air de splendeur désolée, mirages résignés à flotter, fantômes éparpillés dans la ville à venir. Toi tu marchais droit, tu n'osais pas affronter les regards, tu te contentais d'écouter la rumeur calme et confuse. Et les autres non plus ne te prêtaient aucune attention, du moins pas plus qu'ils ne t'en auraient prêté dans la ville elle-même. Et tu n'étais pas seulement porté par tes pieds, mais aussi par la griserie légère de voix qui s'en allaient, parlaient, augmentaient, diminuaient, expiraient dans l'air avant que d'autres ne viennent prendre leur place et que le jeu ne recommence.

Peu avant la porte de Clignancourt, désormais du Paradis, contraint par le poids des sacs tu avais fait halte. À cet endroit le Palace ne bruissait plus, presque plus, tu ne pouvais désormais entendre que le fond lointain, étouffé du bruit des villes proches. Tu avais regardé autour de toi, le cœur battant, difficilement, car par souci d'économie, depuis le début du procès, on avait coupé l'électricité. Juchées au sommet d'immeubles voisins, des enseignes publicitaires diffusaient parfois une lumière, elle parvenait par éclats lointains, lumière écho de lumière pour se jeter presque déjà crevée sur le Palace. D'abord, dans la pénombre, tu n'avais perçu que des masses éparses, puis, à force de concentration, tu avais identifié cabanes et tentes. Elles n'étaient pas nombreuses, six ou sept, séparées les unes des autres de quelques mètres à peine. Il n'y avait pas grand monde. La majeure partie des êtres s'étaient installés à proximité des points d'eau et des bois, avaient négligé les quartiers populaires, sauf lorsque ces quartiers recelaient une attraction, un décor propre à les séduire terriblement.

Là où tu te trouvais maintenant, il n'y avait aucune trace du Palace, du moins aucune trace visible. Tu ne te souvenais même pas d'être passé à cet endroit, lors de tes répétitions avec la Parade. Mais tu ne pouvais pas te souvenir de tout. Il se trouvait peut-être des choses cachées par la nuit, tu les décou-

vrirais le lendemain, en t'éveillant. Ou bien, plus probablement, la zone faisait partie de ces zones où l'on n'avait pas eu le temps d'installer quoi que ce soit.

Un instant tu avais hésité à rester, tu pensais qu'il y aurait sur le Palace d'autres endroits moins glauques, moins taciturnes, mais ici ou ailleurs, t'étais-tu dis, quelle différence est-ce que ça peut faire ? Et s'il le fallait vraiment, un autre jour tu changerais. Tu avais tout ton temps, n'est-ce pas ? Ici tu étais libre. Ici chacun était libre de se mouvoir comme il sentait, du moins jusqu'à ce que l'État intervienne. Et pour l'instant, malgré la plainte de certains riverains, l'État refusait d'intervenir, se contentait de poster jouer et nuit une centaine de policiers en civil ou en uniforme. La mairie, elle, avait recruté à la hâte plusieurs dizaines de femmes et d'hommes, la plupart très jeunes mais quelquefois vieux. Le corps presque totalement recouvert de combinaisons jaunes fluorescentes, ils rôdaient en meute dans leurs zones d'affectation, calmes et pacifiques. Jusqu' alors le Palace avait vécu sans drame, du moins sans drame extraordinaire ; il arrivait cependant que sur la toile ou dans les conversations, on entendait des femmes, des hommes râler contre ce peuple, sa concentration et sa crasse. Le Ministre de l'Intérieur, Kevin Conrad, un grand échelas toujours vif et souriant, jeune châtain coiffé d'une raie au milieu qui lui donnait un air de premier communicant, répétait partout qu'évacuer aurait été contre-productif : la dizaine de milliers d'occupants qui avaient surgi en tout juste deux semaines auraient été lâchés dans la ville, se seraient égaillés partout au même instant, impossible alors de les surveiller, la situation aurait été pire que celle dénoncée par les râleurs.

Tu avais laissé tomber tes sacs sur le bitume. Tu étais resté un moment immobile, l'oreille aux aguets. Pas un bruit, pas une voix ne t'atteignait désormais. Les occupants étaient sortis ou bien ils dormaient. Doucement, le plus doucement possible, tu avais sorti du sac de lycra une toile de tente, des piquets, un duvet, un marteau et une lampe de poche. Tu avais posé la lampe de poche sur les vêtements sortis de l'autre sac ; la totalité de tes vêtements. Ensuite, éclairé de peu, tu avais planté les piquets dans le bitume à l'aide d'un marteau. Tu avais cogné, cogné, cogné pendant de longues minutes, jusqu'à éprouver des douleurs au poignet. Il avait aussi fallu faire du bruit mais déjà tu ne craignais plus de faire du bruit.

Une fois le travail achevé tu étais entré dans la tente, tu avais étalé le duvet sur le sol, posé le tas de vêtements et les sacs dans un coin puis tu t'étais allongé. Tu n'avais pensé à rien du tout. Au cœur même de ce rien, Robert Wyatt s'était mis à chanter, lentement, doucement, ses lamentations avaient coulé en toi tandis que ton esprit s'éfilochait et qu'enfin tu oubliais la peine accumulée des derniers jours.

Plus tard, ne trouvant pas le sommeil, tu étais sorti.

À la Porte du Paradis, malgré l'heure avancée, il y avait foule. D'abord, marchant dans la nuit, toi-même invisible, manquant parfois de te cogner contre une habitation ou une autre, tu avais perçu au loin une infinité de faisceaux lumineux qui, mobiles ou fixes, venus des lampes de poches, donnaient aux choses un éclat fabuleux. Tu ne saisissais alors que des formes fugaces, imprécises, presque toujours mouvantes, et des cris d'enfants, et des bruits d'eau. Tout de même, l'approchant, tu avais fini par comprendre que tu avançais vers le lac aux Indiens.

C'était un long lac artificiel empli d'une eau bleue corail autour de quoi on avait prévu d'installer des tipis. Tu t'étais alors souvenu qu'à cet endroit, lors de la Parade, on avait demandé aux musiciens de ne plus jouer, de disparaître derrière des tipis et de souffler de temps à autres dans un appeau de plastique vert d'où surgiraient des bruits d'oiseaux, tandis que les comédiens conteraient aux visiteurs l'histoire des trois tribus Sioux, seraient même pour certains d'entre eux grimés en Sioux. Faute de temps, les tipis n'avaient jamais été installés, aussi, tout autour de lac, les occupants avaient pu construire de petits cabanons serrés les uns contre les autres sur quoi on avait parfois gravé des noms : Cynthia, Malik, Neptune ou Repos, par exemple.

Une fois le Palace ouvert, on tendrait au dessus de l'eau une bâche scintillante d'étoiles artificielles. Ici où là, posé sur le sol, de microscopiques machines produiraient des vagues d'une hauteur possiblement vertigineuse qui transformeraient le lac en une sorte d'Océan et sur lesquelles, par mesure de sécurité, le surf serait interdit. Depuis l'eau on pourrait voir passer des poissons exotiques simulés dont la pêche serait interdite. Un moment, il avait été question d'introduire des requins factices et puis non, avait tranché Mme Charpak, non, la terreur n'est pas pédagogique. On pourrait plutôt, grâce à des ordinateurs subaquatiques, se renseigner sur les détails et les mystères de la vie sous l'eau. Et puis il y aurait les sirènes : femmes et hommes, parfois noires, obèses ou handicapées, ces sirènes surgiraient par surprise du fond de l'eau pour conter des histoires ou chanter des chants pleins de poésie et d'instruction.

Pour faire le tour du lac, tu avais dû te frayer un chemin entre les êtres qui mangeaient, parlaient, buvaient, jouaient des percussions, de la guitare ou écoutaient de la musique sur smartphones, aussi nombreux que si l'on avait été sur une plage en plein après-midi. Certains étaient en maillot de bains ; d'autres se baignaient ; sur l'ensemble planaient des odeurs de saucisses et de dignons grillés. Tu t'étais alors souvenu ne pas avoir mangé depuis de longues heures.

Poussé par la faim, tu t'étais éloigné du lac pour marcher en direction de l'Ouest, quelques dizaines de mètres à peine avant de trouver un endroit qui regorgeait de vendeurs de sandwiches. Il y en avait là une bonne dizaine, installés les uns à côté des autres, et tous paraissaient vendre le même sandwich au même prix. Pour attirer le chaland, certains criaient, dans toutes sortes de langues. Tu avais choisi un mutique sans clients. Le visage émacié, revêtu de pourpre sombre, il se tenait comme les autres vendeurs devant un grill portable sur lequel des merguez s'apprêtaient à cuire. Pendues au bout des bras le long de son corps, ses mains tremblaient. Il portait un tee shirt marine trop vaste, un jean, des baskets blanches bien plus grosses que des pieds humains. Il te fixait de ses yeux bleus humides sans avoir l'air de comprendre ce que tu faisais là. Tu avais fouillé dans tes poches, avais trouvé un billet plié en quatre, le dernier billet, tu l'avais tendu à l'homme en demandant un sandwich.

Assis sur le sol, tu avais mâchonné avec application, écoutant la rumeur du lac, une rumeur à la fois euphorique et découragée, molle housse poussée par le vent qui s'était tout juste levé. Alors un homme avait surgi de l'obscurité pour s'asseoir à tes côtés. Ses yeux noirs s'écrouillaient, et ils te fixaient d'une façon étrange ; un sourire et un poignard dans le même regard. Tu t'étais concentré sur la fin du sandwich. Dans un anglais rugueux, l'homme t'avait demandé si tu étais toujours ainsi, si tu ne regardais jamais les gens avec lesquels tu te trouvais.

Tu avais levé la tête. Tu l'avais regardé en fronçant les sourcils.

— *Ça dépend*, avais-tu répondu, dans un anglais à peine moins maladroit que le sien, puis tu avais baissé la tête, tu avais avalé le dernier morceau de pain. Tu avais aussi pensé que la voix de cet homme était plus grosse que lui. Il t'avait semblé qu'il était une chose et que sa voix en était une autre, l'une sèche comme du bois sec et l'autre velours moelleux agité. Il t'avait alors demandé si tu ne parlais jamais non plus. Tu avais répondu que non, que la plupart du temps tu n'avais rien à dire. Il t'avait proposé de t'offrir une bière. Même si pour cet inconnu tu n'éprouvais aucune sympathie, plutôt une sorte d'indifférence, tu l'avais suivi, la solitude à cet instant ne te disait rien qui vaille et trouver le sommeil, malgré l'épuisement, c'était impossible. Tandis que vous avanciez parmi les ombres, la route presque nue remplaçait peu à peu l'agitation du lac.

Lorsque vous étiez passé près d'une camionnette fuchsia siglée World Palace, l'homme s'était arrêté, avait fouillé dans ses poches pour en extirper une clé. Assis côte à côte au devant du véhicule, vous aviez bu de la vodka sans rien dire, contemplant le lever du jour à travers le pare brise recouvert de poussière, de chiures d'oiseaux et de mille autres crasses. On y éprouvait comme à travers un voile brumeux la lente montée du soleil sur le parc à voitures, six ou sept camionnettes électriques destinées à couvrir l'ensemble des besoins automobiles du Palace. Et dans chacune, avais-tu pensé, des êtres avaient élu domicile, s'étaient arrangés un nid comme l'avait fait ton hôte. Ainsi, sur les vitres, celui-ci avait scotché des photographies découpées avec soin dans des revues, toujours des images de plages, toutes sortes de plages, certaines se trouvaient au soleil, tandis que sur d'autres soufflaient de terribles bourrasques. Des sièges avaient été repliés de façon à former une vaste couchette ; sur la plage arrière avaient été disposés un petit réchaud à gaz, du matériel de cuisine et des bouteilles d'alcool fort ; ici où là traînaient des livres de poches en langue anglaise, surtout des ouvrages politiques ou des recueils de poésie.

Avec un plaisir évident, l'homme buvait au goulot de petites lampées de vodka soigneusement préméditées, et parfois te tendait la bouteille et tu buvais à ton tour, en tentant de ne pas boire plus vite que lui. Au bout d'un moment l'homme avait expliqué ne pas seulement être fatigué de la politesse, mais aussi fatigué d'être sommé de devoir dire d'où il venait. Depuis bientôt trois ans qu'il se trouvait en Île de France, on le bassinait avec les origines, les racines et tout le tralala, mais qu'est-ce que ça pouvait faire les racines, il n'était pas une salade, il n'était pas un passeport, il ne voulait plus répondre, se voir assigné à une origine, à une terre, toujours, chaque jour, il ne pouvait pas, c'est pour ça qu'il était ici, sur le Palace, ici personne ne lui demandait d'où il venait, personne, ici la plupart des gens se fichaient de ça.

— *Toi je sens que tu ne me l'aurais pas demandé d'où je viens*, avait-il dit, *si non je ne t'aurais pas invité chez moi, tu peux me croire, désormais je les sens de loin, ceux qui réclament le passeport.*

Il avait parlé lentement, doucement, d'une voix sans colère, d'une façon

qui parfois te semble artificielle, si bien qu'un instant tu t'étais demandé si l'homme n'était pas un fake, une créature numérique inventée par les ingénieurs du Palace.

Il avait parlé de cette terre disloquée, puante, fouillis de mauvaise pensées, dans laquelle chacun passait son temps à contempler son origine. Et partout, pensait l'homme, partout c'était la même chose, sur toutes les terres du monde on se tenait désormais courbé sur soi. Des spectres. Des spectres hantaient sûrement le monde. Et à lui-même, avant qu'il ne change de pays, avant que cerné d'une nuit sans étoiles il ne traverse la mer au prix fort, avec d'autres, tous aussi misérables que lui, c'était peut-être déjà un spectre qui lui avait parlé, il croyait l'avoir vu mais l'avait peut-être au fond tout simplement rêvé, ce spectre en costume bleu froissé qui avait prétendu être son frère et revenir de la terre promise d'où on l'avait expulsé mais qu'il n'aurait jamais voulu quitter et ce spectre lui avait dit dans ce qui désormais lui paraissait un songe, regarde cette terre, comme elle est splendide, pleine de collines fraîches et de vallées verdoyantes, de forêts incroyablement belles et de villes chargées de lumières et de nourriture et de travail et de culture. Pense quelle est à toi ! Sois un constructeur, et rends-toi digne d'elle ! Mais sitôt débarqué un matin de printemps, malgré le soleil, il avait fallu déchanter : partout se tenaient d'autres spectres, presque à chaque point de la terre pourtant promise, et ils chantaient une toute autre chanson, grinçante celle-là, et d'un noir abyssal. L'homme était resté là pourtant, il n'y avait pas d'endroit où fuir, il n'existait plus nulle part de terre hospitalière, revenir d'où il venait aurait été plus insensé encore que de rester là. Il avait travaillé, vivoté, s'était à chaque instant tenu à l'écart, trois années à se cacher avant de venir ici où il comptait rester le plus longtemps possible.

7

Il était presque midi.

Lorsque tu t'étais couché, quelques heures plus tôt, tu n'avais pas pris la peine d'ôter tes vêtements, tu sentais maintenant la sueur perler à chaque endroit du corps, la peau suinter contre les vêtements. Malgré la fatigue et l'alcool, levé d'un coup sec, tu avais enfilé tes chaussures et bondi au dehors où le soleil d'abord t'avait aveuglé. Puis, peu à peu accoutumé à la lumière du jour, tu avais vu ce que dans la nuit tu n'avais pas pu voir ni même deviner : juste devant toi, derrière un autre tente, bien plus vaste que la tienne, se tenait une toile figurant les Alpes. Longue de presque cent mètres, peinte de façon rudimentaire, elle évoquait de vieux musées pédagogiques à ciel ouvert ou bien d'anciens décors de théâtre. À bien y regarder, on pouvait cependant apercevoir ici ou là des codes numériques, tout petits carrés colorés vers quoi un couple en short, chemises à fleurs et chaussures de montagnes tendaient leurs smartphones. Ils avançaient. Ils reculaient. Ils s'éxtasiaient. Les yeux vissés sur leurs écrans ils marchaient, jambes haut levées, regards médusés. Ils se trouvaient dans la montagne. Ils en éprouvaient les sons, les odeurs et la température choisie sur les smartphones. Ils apercevaient des choses qu'eux seuls pouvaient apercevoir : marmottes, vaches, bouquetins, chute ou fonte de neiges, pierres gravées, berger sous-titré, avalanche ou je ne sais quoi. Leurs gestes semblaient décalés, maladroits, sur ce sol de bitume qu'ils arpentaient d'un pas vif sans pourtant avancer. Le visage de l'homme était étrange, un visage dont les joues coulaient dans le bas des mâchoires, inégalement, dont une narine s'ouvrait plus que l'autre, dont les oreilles volaient au vent. Quant à la femme, grande et forte, maquillée avec pompe, elle ne cessait jamais de sourire.

Ensuite, lassés de l'exploration des montagnes, ils avaient regagné leur tente, une toile bleue prolongée d'un auvent sous lequel avait été installés table et fauteuils de camping.

Tu avais songé qu'ils étaient des vacanciers, tu savais que sur le Palace il en existait quelques-uns. Trop démunis pour quitter la région, ils avaient décidé de passer là quelques jours, de profiter des attractions, des jardins et des lieux d'eau. Ensuite, lorsque l'été toucherait à sa fin ou qu'il faudrait travailler à nouveau, ils repartiraient.

Plus tard, en ville, tu étais entré dans le premier bistrot venu, un établissement entre deux eaux, sombre et climatisé, aussi hospitalier qu'un cadre en mauvais costume cravate. Au moins y faisait-il frais. Tu t'étais assis au comptoir sur un tabouret de skaï. Tu étais seul avec la serveuse, une rousse fluette en noir et blanc au visage dur, aux cheveux coupés en brosse.

— *Qu'est-ce que je vous sers*, avait-elle demandé de sa voix ratique.

— *Un café*, avais-tu répondu.

Elle t'avait alors dévisagé avec méfiance. D'abord, tu avais pensé que c'était à cause de l'invasion du Palace, elle devait désormais craindre des crimes. Puis tu avais compris : ce n'était pas la proximité du Palace, c'était ton visage

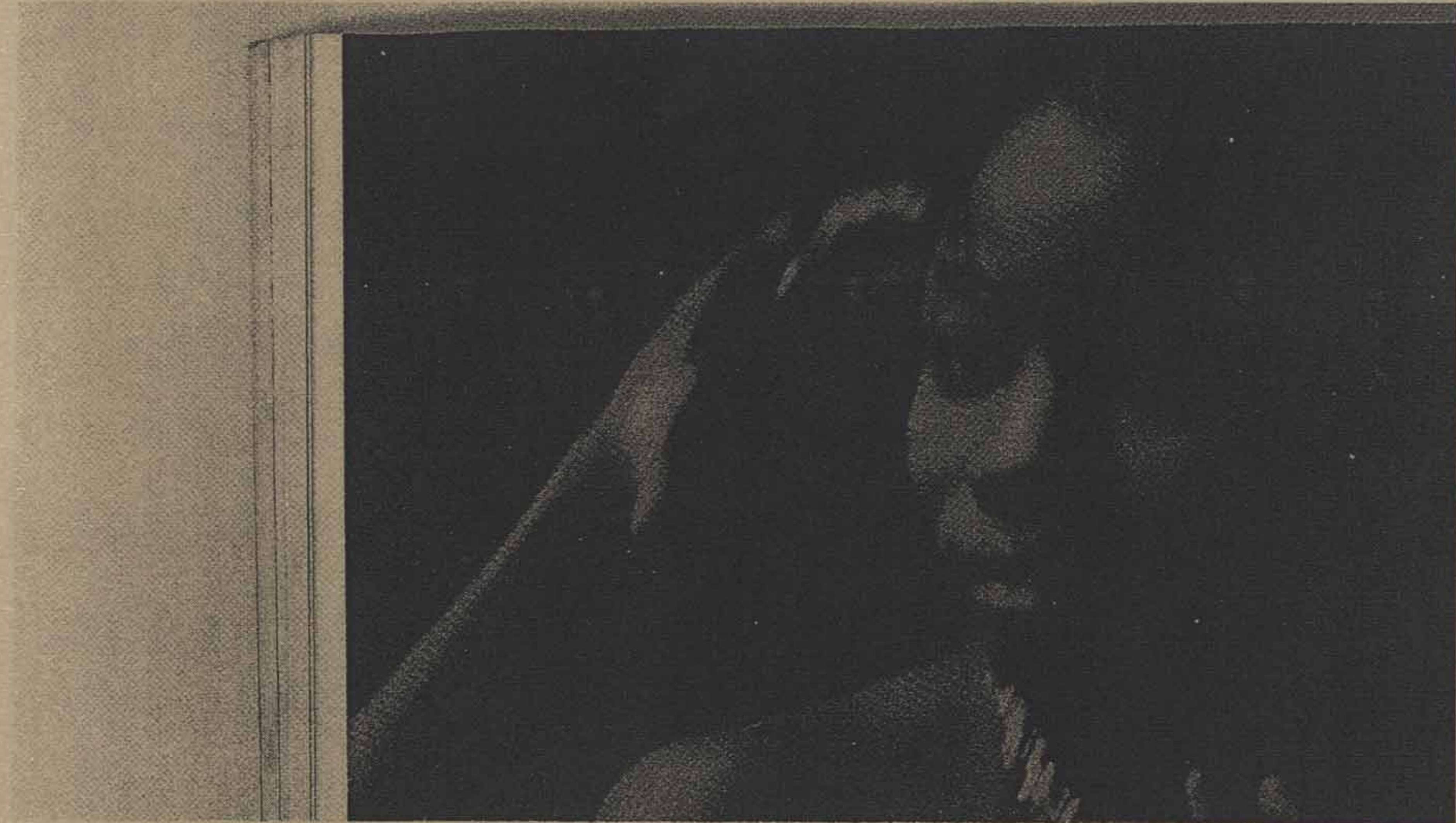
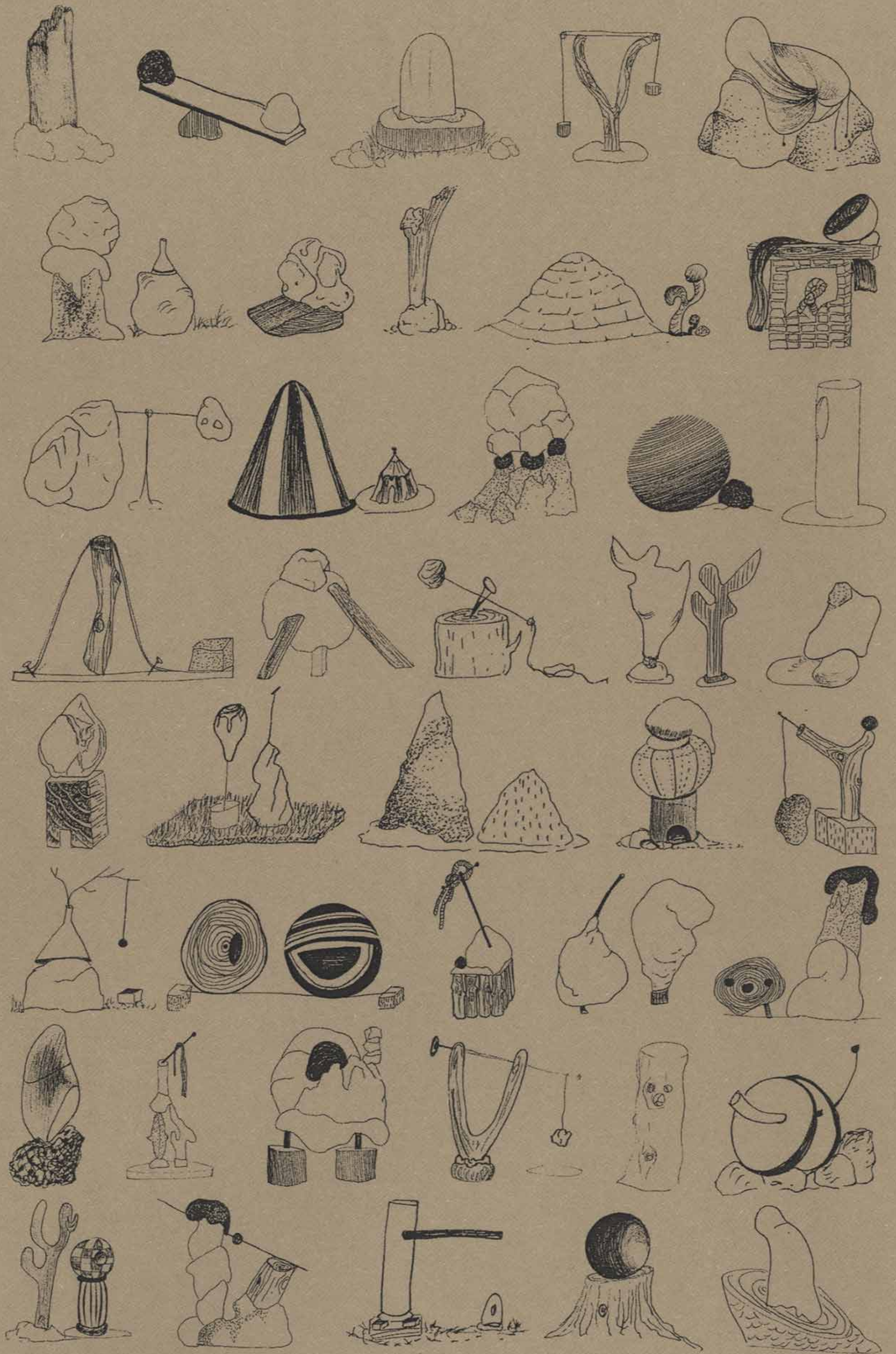
qui rendait la jeune femme méfiante, un visage malmené par des jours et des nuits pourris, voilà pas mal de temps que tu n'avais pas eu l'occasion d'affronter ce visage dans le miroir, si malgré tout tu trouvais cette force tu verrais, tu verrais l'épuisement, les cernes, la crasse et le temps qui passe. Tout avait été si rapide. En si peu de temps déjà tu avais changé et tu changerais encore. Quelques semaines, quelques mois de ce régime te transformeraient en vieil oiseau décharné puis en pourriture.

Jamais de telles pensées n'étaient venues jusqu'à toi, du moins jamais si nettes, si brutales. Tu avais dévisagé la jeune femme sans la voir, avec un drôle d'air, un air désolé cacophonique, comme un cœur qui se brise, une soudaine volée de sensations tantôt éclatantes, tantôt assourdies, les dernières pensées de qui perd le contrôle. La jeune femme avait tourné les talons, avait manipulé le percolateur, tandis que tu tentais de chasser les pensées mauvaises. Tu. Tu t'en. Sortirais. Oui. Tu. Oui. Comment, tu trouverais la solution plus tard, lorsque ton estomac serait plein et que tu aurais dormi toute une nuit, une vraie nuit. Mais tu. Oui. Tu t'en sortirais. Tu avais fini ton café. Tu n'avais plus un sou en poche. Tu étais sorti en courant. Dehors tu avais couru encore, longtemps, jusqu'à tomber essoufflé sur le sol d'une rue inconnue, tandis que le bruit de la ville t'assaillait, se mêlait à celui de ton propre souffle. Toute la nuit, sans même que tu t'en aperçoives, les paravents antibruit du Palace t'avaient tenu à l'écart de la rumeur et maintenant de nouveau tu entendais, tu laissais monter jusqu'à toi les pas, les voix, les trams et les moteurs. Malgré l'été la ville respirait encore, bruissait encore. Tu étais resté là un long moment, adossé contre le rideau de fer d'un self service végétarien, à sourire au mur blanc de l'autre côté de la rue. Ensuite la faim t'avait poussé à te lever, à marcher dans des rues souvent désertes, écrasées de soleil. Tu guettais chaque poubelle, sans toutefois d'abord oser l'ouvrir ou si elle était close y plonger la main. Tu guettais les morceaux de pain secs, les fruits abandonnés, les frites en phase terminale. Mais rien, rien, rien. Les poubelles n'étaient emplies que d'emballages et de papiers, toutes sortes d'emballages désespérément vides. Accablé de chaleur tu traînais la patte le long des rues, ça ne finissait pas, tu avançais désormais dans un état second, et les façades des immeubles flottaient, pourvu avais-tu pensé qu'elles ne glissent pas, qu'elles ne s'écroulent pas sur les corps, les trottoirs. Et les épiceries, restaurants, supermarchés, tu les évitais, trop sensible aux odeurs, trop honteux pour voler encore mais la honte ne durerait pas, un jour prochain tu n'aurais sans doute plus le choix qu'entre le vol et la manche, voilà les pensées qui te venaient, mais ces pensées ne m'appartiennent pas, avais-tu songé, ce sont les pensées d'un autre, c'est le corps d'un autre où elles ont surgi comme par effraction, ces pensées plus tristes et plus sales que n'importe quelle plainte.

Au loin s'étaient profilés les étals d'un marché, tu avais détaché le regard des façades, tu avais marché plus vite, aussi vite que possible, avec l'espoir qu'il ne s'agisse pas d'un mirage.

Les marchands remballaient. Corps courbé tu avais fouillé les cageots, trouvé des fruits, pêches, tomates, abricots accumulés dans les poches, engloutis d'un trait. ► *Suite au prochain numéro.*





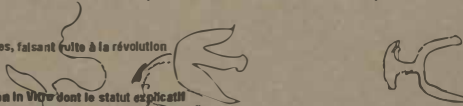
Le tigre peut se détourner de sa victime, mais les livres de banque prononcent des arrêts sans appels; les hommes, les peuples sont écrasés sous ces pesantes archives, dont les pages silencieuses racontent en chiffres l'œuvre impitoyable. Si le capital devait l'emporter, il serait temps de pleurer notre âge d'or, nous pourrions alors regarder derrière nous et voir, comme une lumière qui s'éteint, tout ce que la terre eut de doux et de bon, l'amour, la gaieté, l'espérance. L'Humanité aurait cessé de vivre.

chimera

Le Phénomène d'Absence de Désir pour Autrui (PADA) fait actuellement l'objet de nombreux travaux en biochimie, en psychanalyse, en sociologie et en épistémologie. Le PADA menace en effet l'équilibre homéostatique de la Terre en ce que le désir humain contribue à réguler la planète et ainsi à en favoriser les conditions de vie (voir à ce sujet les travaux néo-gaïens). Afin d'enrayer le PADA, différentes solutions techniques ont été mises en place. Ce document d'expertise, élaboré à la demande du ministère des Affaires sociales et de la Santé, est consacré à l'analyse de l'une d'entre elles : la *Desire Dazzle Solution* (DDS).

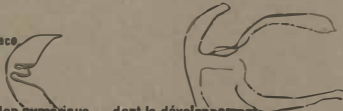
La première partie du document est introductive. Elle vise à présenter les différents éléments explicatifs du PADA, à savoir :

(i) le libre marché des hormones sexuelles, faisant suite à la révolution post-pharmacopornographique ;



(ii) l'établissement général de la Gestation In Vitro dont le statut explicatif est néanmoins controversé du fait de son objectif premier à libérer la sexualité ;

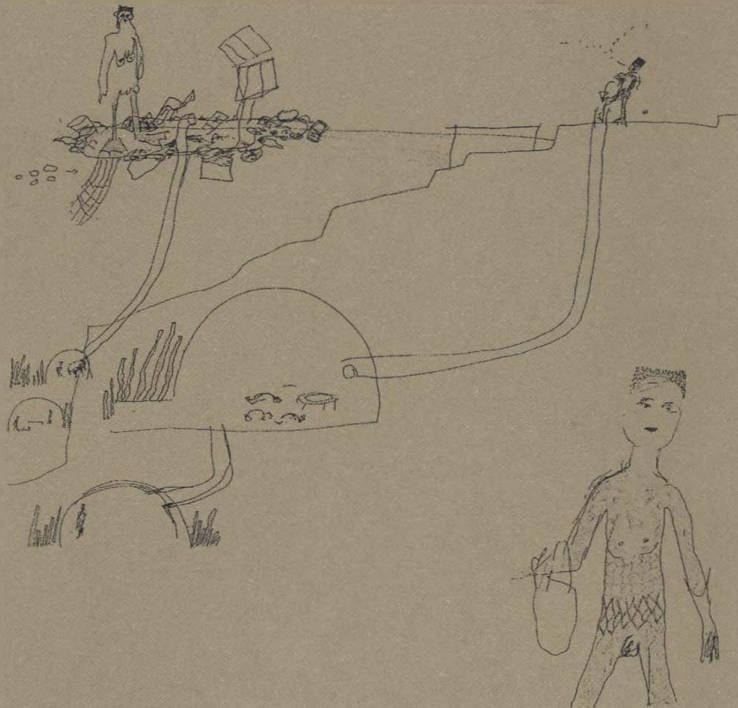
(iv) l'intensification des phénomènes extrêmes auxquels nous faisons face notamment les phénomènes de désertification, de fonte des glaces, d'inondations et de tempêtes.



Nous expliquerons dans la deuxième partie en quoi la modélisation numérique — dont le développement a pourtant conduit à la prédiction des conséquences du changement climatique au 21ème siècle et de la transition sexuelle globale trois siècles plus tard — n'a pas permis d'anticiper le PADA.

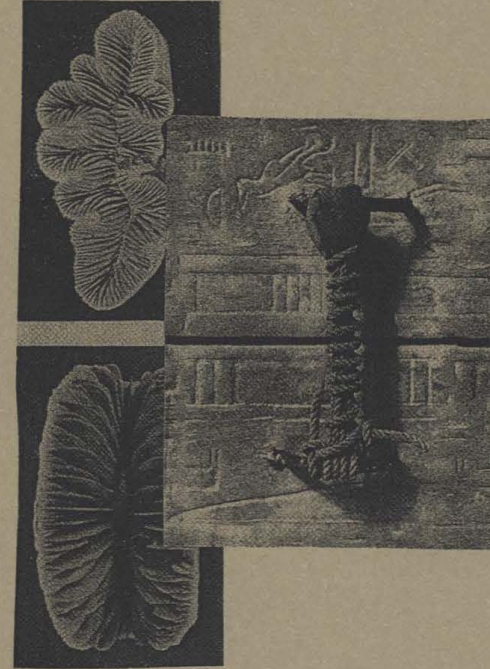
La troisième et dernière partie, plus conséquente, porte sur la DDS. Cette solution vise à produire des taches pigmentées sur la peau dont l'ordonnement rappelle certains motifs de pelage d'animaux ou d'écaillés de poisson. Elle est fondée sur le modèle originel de morphogenèse introduit par Alan Turing dans un article de 1952, *The chemical basis of morphogenesis*. Elle consiste à injecter dans la couche fine de l'épiderme humain des morphogènes qui s'agencent dans les tissus suivant les mécanismes de réaction-diffusion. Nous rendrons compte de l'efficacité de ce camouflage pour susciter le désir chez l'autre.

le Groupe d'Experts du PADA (GEPADA)



Futu est un fanzine auto-édité et photocopié

pour toute demande : revu@futu.fr



futu.fr existe

Futu est un fanzine de science-fiction : précisément, il est un corpus de documents d'anticipations, visuels et textuels. Plus précisément, il n'anticipe rien : ce sont des documents « présents » issus de futurs (variés). Futu est constitué de contributions d'artistes, de théoriciens et de chercheurs : création de documents fictifs, réécriture et relecture de documents existants transposés, dé-datés ou post-datés, localisations flottantes ou re-attribuées ...

FUTU III mars 2071 1^{er} tirage

papier Savile row tweed Camel 100g
Fedugoni

typographies 4 de couverture Velvetyne Type Foundry :
Terminal Grotesque (R. Bastide / J. Landes-Nones)
Steps Mono (R. Bastide / J.B. Morizot)

...tan
— it would
... two years of litigation over
the estate of the late tobacco heiress, who
left most of her fortune to charity.

53 s
4 c
1 f
s
pc
x

By the age of 5, most children know how to spell their first names. A certain 5-year-old Swede deserves to be the exception to that rule. For although his name is pronounced Albin, his parents have decided his first name is written: **Brfxccxxmnpccclllmmnprxvclmncckssqbb11116**. The saga began in Halmstad, southern Sweden, when a district court fined Albin's parents 5,000 kronor (\$680) for not giving their son a first name, the Swedish news agency TT reported. But the court has rejected the parents' name, despite their plea that it is "a pregnant, expressionistic development that we see as an artistic creation." They said they would appeal.

500m
nditions
e 2000m
slopes
base
skiing

Divine Brown, the Hollywood prostitute caught engaging in a sex act last week with the movie star Hugh Grant, will make a court appearance and a \$100,000 arrest has been issued. Her real name is Estella. She is in court to undergo

SEEKING
found by
with the o

ness and ca
Nobel Prize
verse belong
"It may sou
number of
as import
those who
a native of
Prize for
low poets
Czeslaw
reading sp
national F
in 1990 a

THE COMPUTER UNDERGROUND

M. HARRY